

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

M. COLOMBIER, L. MASSIN, E. DESCLAUZAS, LUCIANI, KARL MUNTE, DE SAINT-SAVIN

ABONNEMENTS

France... UN AN Fr. 12, Étranger... 18. On reçoit les abonnements de TROIS et de SIX mois.

REDACTION ET ADMINISTRATION

Paris et Province : 9, Passage de l'Industrie. Lyon : vente en gros, 35, rue Thomassin, boîte, place des Terreaux, 6, à Lyon.

LA BAVARDE

Journal d'indiscrétions, littéraire, satirique, mondain, théâtral, financier

PARAISANT LE JEUDI A PARIS ET LYON ET LE VENDREDI EN PROVINCE

Mieux est de ris que de larmes écrire, Pour ce que rira est le propre de l'homme. François RABELAIS.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

DORSAY, DUVERGER, DAUBRUCK, A. DELIONS, M. MÉPHISTO, J. SABATIER

ABONNEMENTS

France... UN AN Fr. 12, Étranger... 18. On reçoit les abonnements de UN AN, TROIS et SIX mois sans frais dans tous les Bureaux de Poste.

LES ANNONCES ET RÉCLAMES sont exclusivement reçues à l'agence V. FOURNIER

LES SUICIDÉES PAR LA MORPHINE

Tirage justifié

100,000 EXMP.

M. SAINT-OBAIN est chargé de l'inspection générale de la « Bavarde » dans les Départements.

NOS ÉDITIONS

Nous publions six éditions par la France et l'étranger. Les lecteurs qui désireront se procurer les numéros de ces éditions n'ont qu'à nous indiquer la ville qui les intéresse et nous envoyer 15 centimes en timbres-poste à l'adresse de Mme l'administratrice du journal, 9, passage de l'Industrie.

LES SUICIDÉES PAR LA MORPHINE

Les Latins ont conquis la Gaule ! Il y a bien longtemps qu'on ressasse ce cliché vieux comme le monde chaque fois que Clovis Hughes fait explosion, que Mistral vient à Paris ou qu'un Numa Roumestan quelconque fait du bruit dans ce grand Landerneau qui s'appelle la France. Donc c'est une chose bien entendue, les latins ont conquis la Gaule : on fait la cuisine à l'ail jusque dans la Flandre et bientôt les bretons eux-mêmes se repaîtront du trois fois délicieux aioli. Je crois bien en effet qu'en cette époque dite de décadence, nous redevons plus latins de jour en jour.

Pour s'en convaincre, il suffit de voir avec quelle frénésie les bouidins et les horizontales, dans les foires diverses, Pain-d'Épice et Jambon, se pressent dans les arènes de messieurs les lutteurs.

Le bruit des larges mains qui claquent sur les thorax, les gros muscles qui saillent, les ahah ! des combattants font pâlir d'aise toutes nos petites dames. Or, que sont ces lutteurs, que sont les Rossignol-Rollin et les Marseille, sinon des gladiateurs déçus. Et qui ressemble plus aux courtisanes de la vieille Rome et aux pâles efféminés qui se fardaient et s'ornaient de parfums, que les Brummel et les cascades d'à présent. Circenses ! circenses ! Il faut des jeux à ces blasés ! Dans cinquante ans les épées courtes reviendront et les jeux du Cirque seront rétablis.

Il faut des émotions à n'importe quel prix. On n'en trouve plus. Le théâtre laisse froids les plus sensibles, les drames quotidiens, le vitriol, et toutes ces misères là ne donnent plus la moindre vibration aux nerfs distendus de nos pauvres émancipés. Les coups de revolver ? Belle fêchaise ! Cela est devenu trop commun et faute de sensations suffisantes, on se meurt de spleen, de mélancolie et de dégoût.

Un moment on avait eu une vague lueur d'espérance. Il avait été question de transformer pour un jour Paris en un grand Nîmes et de donner une course de taureaux à l'Hippodrome. Une course de taureaux ! du sang ! des veilles rouges, des cris ; des banderilles plantées dans la nuque, ces mules tintinnabulantes emportant le cadavre, tout cela ne manquait pas de charmes ! On se sentirait donc enfin vivre une minute !

On entendait donc un peu battre son cœur. Toutes les parisiennes se promettaient des débauches de voluptés cruelles. Mais hélas ! tout cela s'est évanoui en fumées. On ne criera pas bravo toro ! Les chroniqueurs en ont été pour leurs frais de Dumas et de Gautier, et Frasuelo, le brave Frasuelo s'en retourne dans les Espagnes, sans avoir vu pleuvoir à ses pieds les bijoux et les éventails de nos Eves enthousiasmées !

Adieu toréadors ! adieu la cuadrilla brillante ! adieu les caparaçons scintillants M. Paul Bert a le droit d'écocher autant de chiens qu'il veut, mais nous n'avons pas le droit nous de nous payer une petite agonie de taureau. Parisiennes pleurez ! vous n'irez pas au cirque les banderilles sont coupées ! et pour oublier cette défaite retournez en vos bonsoirs, la bonne fée Morphine vous fera tout oublier.

J'ai dit Morphine, je crois. Je m'étais embarqué pour les courses, mais puisque ce terrible mot magique vient de lui-même se placer sous ma plume, je reviens à la décadence dont j'ai parlé plus haut. Hé ! oui mesdames il paraît que nous dégingolons furieusement. La vie

sur chauffée que nous menons nous use ; nous sommes des marionnettes que quelques ficelles font mouvoir, ces ficelles ce sont les nerfs.

Et l'époque est proche paraît-il où nous n'aurons même plus de nerfs ! Certes je me garderais bien de dire que vous n'êtes pas adorables, suaves, exquises, idéalement jolies, mais vous avez dû remarquer vous même lorsque vous vous épanchez dans le sein de ce conneur terrible le miroir vous avez dû le remarquer vous devenez de plus en plus pâles. Nous êtes affreusement blêmes, et la poudre de riz ne vous sert plus qu'à dissimuler les rayons bleuâtres qui courent sous votre peau. Vous tombez vous aussi les belles, vous glissez avec une rapidité foudroyante et c'est la décadence de l'éternel féminin comme c'est la décadence de tout. On ne trouve presque plus quedes poupées parmi vous des poupées d'une fragilité effrayante ! Un rien, un souffle, un soupir pourrait vous briser.

C'est la chute, le gouffre, l'abîme à bref délai.

Vous auréolez s'éteint, votre piédestal est miné et prêt à s'écrouler et l'une de vos plus formidables ennemies, celle que vous chérissiez le plus, la nôtre aussi, c'est justement cette infernale magicienne : la Morphine !

Oh ! la terrible, l'abominable chose, et quelle sinistre tâche a involontairement accomplie le docteur Wood, en introduisant cette exécrable drogue dans la vie commune comme la panacée devant enlever instantanément toutes les douleurs morales et physiques ! Et comme nous nous sommes jetés avidement, vous les femmes névrosées, et nous, les hommes éreintés par la vie parisienne comme nous nous sommes avidement jetés sur cette donneuse d'oubli et de béatitude !

Le grand Beaudelaire qui parla si merveilleusement du haschisch et de l'opium dont il faisait usage, ignorait ce coin diabolique des Paradis artificiels. La morphine c'est la traîtresse qui se cache qui se dissimule, qui se glisse, qui s'infiltré sournoisement et qui ensere en la caressant ce qu'elle doit tuer. Personne ne dit, je prend de la morphine ; on en prend mais on n'en parle pas. On s'écache pour s'administrer le poison comme si l'on avait peur d'être puni du crime que l'on commet sur sa propre personne. Les femmes seules se réunissent parfois par petits groupes pour absorber le beaume venimeux. Elles fondent ça et là des clubs de morphinées ; elles ont des seringues d'une élégance excessive en or ciselé, en argent niellé, en bronze serté ; et dans un salon solitaire, ou dans le silence mystérieux des boudoirs, elles s'enfoncent sous la peau la hideuse petite aiguille qui à l'air d'un dard de vipère.

Les morphinées se trouvent surtout très abondamment chez les femmes du monde. La morphine, c'est avec cela qu'on tue le spleen, qu'on se guérit des contrariétés et des chagrins du ménage. Comme un bijou secret, dans un écrin de satin rose, on a toujours au fond de la poche le mystérieux instrument, et les piqures vont chaque jour se multipliant. On augmente les doses, et toujours l'on désire marcher plus fort vers le détraquement fatal, vers la fin, vers le néant.

Mme de Pontestel était triste au bal. Elle s'absente un instant et revient toute autre. Ses yeux brillent d'une façon étrange, ses lèvres se sont teintées d'une pourpre inaccoutumée ; elle est d'une gaieté extraordinaire, et durant la valse, elle presse son cavalier avec une insistance étrange. Qu'a-t-elle ? — Mme de Pontestel a de la morphine dans sa poche. Si vous pouviez soulever la dentelle qui recouvre son épaule, vous verriez un petit point rose avec une imperceptible perlette de sang. C'est là qu'elle s'est piquée et voilà pourquoi elle rit si fort. Mais dans deux heures tout sera fini et demain il lui faudra faire deux piqures pour conquérir un peu d'insouciance !

Peu à peu la morphinomanie conduit à un engourdissement général de l'être et anéantit presque complètement la volonté. Une buée malade envahit le cerveau, une lassitude extrême s'empare des membres, et l'on se laisse aller à vau-l'eau.

Les femmes galantes ont aussi introduit le petit porte-crayon dans leur nécessaire. Elles ont demandé elles aussi à la répugnante morphine de les rendre plus capiteuses, plus ardentes, plus passionnées, plus vibrantes, elles se sont grisées elles aussi de ce poison, et, à l'heure qu'il est, il est aussi commun de le rencontrer sur la toilette d'une demi-mondaine que dans la cassette d'une patricienne. Tout le monde se rue vers ce fléau qu'aucune allégorie ne saurait assez abominablement représenter, et pour quelques secondes de bien-être, d'oubli

ou de torpeur, on se tue impitoyablement par la plus affreuse des morts, la mort lente qui ronge et qui chasse la vie parcelle par parcelle, comme pour faire durer la souffrance plus longtemps et la rendre plus énergique.

Les femmes qui se moquent de mourir tôt pourvu qu'elles soient belles et séduisantes, éloigneraient d'elles ce produit infernal si elles savaient combien il nuit à leur beauté et à leur splendeur. La morphinée commence par s'amollir ; peu à peu son teint s'affaît, sa peau se distend et devient flasque et grise ; les yeux perdent tout leur éclat et la physionomie prend une expression d'hébétéude extraordinaire, Et tout cela se produit avec une rapidité dont on ne saurait se faire une idée ; une femme qui s'adonne à la morphine se détruit aussi vite qu'une rose sur laquelle on laisserait tomber de l'acide.

Aux tortures de l'opium, aux supplices du haschisch et à l'abrutissement par l'éther, il faut ajouter le suicide par la morphine.

La morphine est une goule affreuse qui, alléchant ses victimes par un semblant de volupté ou de béatitude les avilit, les couvre de sa base, les entourde, les vieillit avec une implacable vigilance et finalement après les avoir fait passer par tous les degrés de la décrépitude, les tue lorsqu'elles n'ont plus qu'un éclair de vie et qu'un atome d'intelligence. Que ceux qui, dans des travaux excessifs ont recourus à la morphine, se méfient ; après avoir un instant secoué et réveillé l'esprit, elle mutilé et écrase inexorablement l'intelligence. Que les femmes l'abhorrent, elle flétrit les beautés les plus superbes de son souffle empoisonné qui grise et fait croire au bonheur.

C'est un des plus puissants agents de la décadence actuelle. Il faut lutter contre lui. Dans ce siècle d'avachissement faut-il encore cette glu pour nous paralyser. Non ! Voilà pourquoi je cric bien haut : Guerre à la Morphine ! Car, comme je le disais tout à l'heure ; Nous sommes des marionnettes que la Névrose seule agit, mais l'époque est proche où nous n'aurons même plus de nerfs ! et alors cessera la fin des fins, la suprême culbute !

M. COLOMBIER.

PROCÈS DIVERS

Mme Marie Colombier passera en cour d'assises dans le courant de mai à propos de son livre Sarah Barnum.

Les éditeurs de Marie Pigeonnier sont également poursuivis.

M. Léo Taxil et sa femme Mme Jogand, comparaitront eux aussi en cour d'assises pour le livre : La Prostitution contemporaine.

Dans le cas où le jury admettrait la culpabilité, les ouvrages poursuivis seront saisis et détruits.

On parle aussi de poursuivre Nana Judith qui vise une actrice fort connue.

En attendant nous procurons ces quatre livres curieux : 1° La Prostitution contemporaine, 5 fr. ; Nana Judith, 2 fr. 50 ; Sarah Barnum, 3 fr. 50 ; Marie Pigeonnier, 2 fr. 50.

Nous informons nos lecteurs que nous leur procurerons franco, tous les livres rares publiés en Belgique.

Nous ferons parvenir un catalogue à toute personne qui nous en fera la demande, en ayant soin d'y joindre un timbre-poste.

Nous avons déjà expédié une grande quantité de ces ouvrages si curieux.

Nous procurons aussi tous les ouvrages publiés en France.

Envoi franco à domicile ou poste restante contre un mandat-poste à l'ordre de madame l'administratrice du journal.

A LÉA D'ASCO

Puisqu'encore jeune et jolie, Tu renonces aux joies de la vie, A son ciel bleu ; Et puisqu'alors tu te retires, Laisse-moi, laisse-moi te dire, Te dire adieu !

Là-bas, dans ce couvent austère, Dans ce sombre et pieux monastère, Bien des fois, L'image de ta chère Bavarde Te criera : « O Léa ! regarde ! » Et sa voix,

Transportée au milieu des fêtes De la vie pleine de tempêtes ; Peut-être un jour Regrettera-tu la vie Joyeuse, riante, fleurie, Amère toujours.

Sous ta volonté je m'incline, J'admire ton sacrifice sublime, Et dis bien haut : Puisse-tu, dans ta ferme croyance, Trouver remède à tes souffrances, Léa d'Asco !

UN FANTÔME, à Arras

Tous soldats !!

Donc c'est une chose bien certaine. Le volontariat agonise. Ce n'est vraiment pas trop tôt, cette fumisterie de mauvais goût à selon moi duré beaucoup trop longtemps. Il y a belle lurette que cette fleur malsaine aurait dû être fâchée. Malheureusement chez nous, en France, dans le pays où les résolutions sont si promptes, dans cet admirable pays où les résolutions se font en une heure, où le sentiment animant une population tout entière, cette population se soulève d'un seul effort et d'une seule poussée se jette à la face de l'ennemi, dans notre beau pays dis-je, il est à remarquer que malgré l'extrême vivacité de notre caractère, l'on est quelquefois d'une lenteur désespérante à prendre un parti. Combien y a-t-il de temps que nous bargignons au sujet de ce fameux volontariat. Saurais-je le dire. Cela remonte si haut que je n'en ai même plus souvenir.

Donc il paraît qu'en va enfin faire disparaître cela. On ne pourra donc plus à l'aide d'examen illusoires se soustraire à la loi générale et cette amère plaisanterie des quinze cents francs disparaîtra pour toujours du tapis de la discussion.

Bravo !

Fils de bourgeois aux bourses obèses et fils de richards cousus de millions ne pourront donc plus moyennant leurs soixante-quinze louis narguer les pauvres diables qui parcourent l'on n'a son ni maille sont obligés de tirer misérablement leurs cinq ans. Ce ne sera que justice. C'est abas du volontariat est par trop énorme et ce qui m'étonne le plus c'est qu'on n'ait pas plus violemment protesté jusqu'ici en vue de le jeter bas. Un cri de scutagement va s'échapper de toutes les poitrines dans lesquelles bat un cœur comme le mien. On va enfin démollir ce petit veau d'or à l'usage des gens aisés et des fils de bonne famille, et peut-être cela chassera-t-il de l'armée ce déplorable élément gommeux qui s'y est introduit depuis quelque temps.

Le Ve Paris était par trop évident. Les humbles auront le droit de lever le front comme les autres et qu'on soit millionnaire ou chiffonnier, on ne demeurera ni plus ni moins longtemps sous les drapeaux.

Mais comme il n'y a nul bien sans nul plaisir sans mélange et que dès qu'une maladie est guérie, il en pousse immédiatement une autre, voilà qu'on remplace ce monument élevé à la gloire de l'Inégalité par un autre non moins déféctueux. Les citoyens français seront soldats durant trois ans. Nul ne sera exempt.

Tous soldats alors ! Voilà bien ce que j'attendais ; et le sentiment du Beau et du Grand existe chez nous à un si petit nombre d'exemptaires que je ne suis nullement étonné de cela.

Certes le premier devoir d'un homme quel que soit son rang et sa position, c'est de défendre sa patrie et d'aller se faire tuer sous le feu ennemi, lorsqu'on tente d'envahir la terre qui la nourrit.

La guerre n'est pas une chose absolument belle, mais elle existe depuis si longtemps qu'il faudrait être le plus fou des insensés pour songer seulement une seconde à abolir. Donc tout homme doit se battre c'est certain. Et c'est pour cela qu'on va moisir dans les casernes et faire l'exercice, pendant trois ans.

Tout le monde, sans exception. Je suis le plus grand abatteur d'injustices et le plus forcené démolisseur de passe-droits qu'on puisse rencontrer, mais Dieu merci, je ne suis pas encore assez ankylosé et pétrifié pour ne pas considérer l'Art comme une chose autrement importante et belle que la Gue ro et que l'Armée. Je vais admirer l'œuvre des maîtres dans les expositions, je lis des livres, je contemple des statues durant de longues heures, et j'écoute avec un plaisir infini la belle musique, mais jamais je n'irai voir les grandes manœuvres, ni me pâmer dans la poussière brûlante d'une revue de Champ de Mars.

A vingt ans on prendra sans distinction tous les citoyens français, et pendant trois ans, on leur fera faire des conversions à droite et à gauche. Voilà qui est très bien, mais ce à quoi l'on ne songe guère, c'est que dans cette foule immense de jeunes hommes qu'on enverra sous les drapeaux, il se trouvera des peintres, des poètes, des littérateurs, des musiciens, des artistes de toutes sortes, dont on brisera irrévocablement l'avenir.

Pendant ces trois ans ils oublieront tout ce qu'ils savent, et lorsqu'ils sortiront de cette caserne avec de la théorie plein la tête, ces gens-là seront tout à plus bons à faire des bohèmes déplorables, des ratés qui traîneront leur misère et leur incapacité tout le long de la vie. Car vingt ans, c'est l'âge sublime de la sève, c'est l'âge où le cœur se pétrifie, l'âge où l'on commence à sentir véritablement. C'est alors que le tempérament se modèle et qu'on comprend et qu'on conçoit d'une façon juste. C'est l'heure de la floraison superbe, l'épanouissement est proche. Or, si vous volez toutes ces fleurs attifées au grand soleil pour aller les jeter à l'ombre, croyez-vous qu'elles ne perdront pas leurs somptueuses couleurs et ne se dessècheront pas !

Hier ceux-ci échappaient à la loi commune parce qu'ils avaient de l'argent ; c'étaient des hommes quelconques destinés à n'être rien dans l'existence que d'inappréciables mollécules.

Aujourd'hui, on arrache à leur carrière ceux qui doivent être la gloire du pays, ceux qui l'ennobliront, le grandiront et le feront rayonner aux yeux de l'univers.

On les prend, on étouffe en eux la flamme sacrée, on les enferme et on les rend à la vie, vidés, nuls, incapables. Et de quel droit ? Est-ce que ces gens seront quelque chose à la France, parce qu'ils auront maladroïtement manié un chasseyot pendant trois ans. Est-ce que vous préférez Dumanet à Michel-Ange, et Ramollet à Musset vous autres, ou vous figurez-vous naïvement que trois ans de caserne ne suffisent pas pour briser une palette, une lyre, une plume ou un archet ?

Hé ! dira tel ou tel fabricant de produits chimiques, pourquoi ne serais-je pas exempt, moi aussi ? Est-ce que ma carrière n'est pas interrompue ? Votre carrière. Mais nous nous moquons bien de la carrière de cet épicière ou de ce charcutier. Que fera-t-il pour la France ; il s'enrichira, voilà tout. Que font les Victor Hugo, les Cabanel, les Musset, les Balzac. Ils ébèvent à la gloire du pays d'industriels monuments et le font grand. Hé ! sans doute Bayard était un brave, un stoïque, un héros sans pareil. Mais personne ne m'empêchera de trouver Villon plus grand que Bayard.

Il est donc décidé qu'on va décimer toutes ses fleurs destinées à orner de nouveaux fleurons la resplendissante couronne gauloise ! On va les faucher impitoyablement. C'est mal. Une nation n'est pas grande par son armée, ni par ses conquêtes, ni par ses soldats. Il n'y a qu'une chose, une seule qui puisse la rendre supérieure aux autres : l'ART.

Est-ce que nous allons en Grèce ou en Italie pour nous souvenir de toutes les luites militaires de ces deux peuples, ou pour admirer ce qu'on a laissé leurs incomparables génies ? Je le demande aux faiseurs de lois.

Je ne me suis pas engagé sur ce terrain pour prendre la défense de la grande famille artistique, qui m'est pourtant si sympathique, j'ai pris la plume pour défendre mon pays. Si l'on veut tuer le germe de tout ce qui est noble et de tout ce qui fait la gloire d'un peuple, que deviendrons-nous, et qu'arront à nous envier les Esquimaux ou les Araucaniens ?

Est-ce parce que M. Edison a inventé le phonographe ou parce que M. Victor Hugo a fait La Légende des Siècles que nous pouvons être grands dans les siècles futurs ?

Le service de trois ans pour tout le monde c'est la ruine, la ruine certaine, inévitable. Il y a là beaucoup à examiner. Il y a quelque mille ans, une armée entrant dans une ville vaincue mettait tout à feu et à sang. On massacrait des femmes, des enfants. Et quand on passait devant la maison d'un peintre ou d'un sculpteur, on la respectait. Voilà ce que faisaient des ennemis. Ils savaient depuis longtemps que l'art n'a pas de patrie. Chez nous l'on fait mieux, on veut chasser l'Art sous prétexte d'égalité. Est-ce que par hasard, trois ans de la vie d'un Doré ou d'un Balzac ne vaudraient pas plus que trois ans de la vie ou que la vie entière de M. Joseph Prudhomme fils ?

E. DESCLAUZAS.

bles, des ratés qui traîneront leur misère et leur incapacité tout le long de la vie. Car vingt ans, c'est l'âge sublime de la sève, c'est l'âge où le cœur se pétrifie, l'âge où l'on commence à sentir véritablement. C'est alors que le tempérament se modèle et qu'on comprend et qu'on conçoit d'une façon juste. C'est l'heure de la floraison superbe, l'épanouissement est proche. Or, si vous volez toutes ces fleurs attifées au grand soleil pour aller les jeter à l'ombre, croyez-vous qu'elles ne perdront pas leurs somptueuses couleurs et ne se dessècheront pas !

Hier ceux-ci échappaient à la loi commune parce qu'ils avaient de l'argent ; c'étaient des hommes quelconques destinés à n'être rien dans l'existence que d'inappréciables mollécules.

Aujourd'hui, on arrache à leur carrière ceux qui doivent être la gloire du pays, ceux qui l'ennobliront, le grandiront et le feront rayonner aux yeux de l'univers.

On les prend, on étouffe en eux la flamme sacrée, on les enferme et on les rend à la vie, vidés, nuls, incapables. Et de quel droit ? Est-ce que ces gens seront quelque chose à la France, parce qu'ils auront maladroïtement manié un chasseyot pendant trois ans. Est-ce que vous préférez Dumanet à Michel-Ange, et Ramollet à Musset vous autres, ou vous figurez-vous naïvement que trois ans de caserne ne suffisent pas pour briser une palette, une lyre, une plume ou un archet ?

Hé ! dira tel ou tel fabricant de produits chimiques, pourquoi ne serais-je pas exempt, moi aussi ? Est-ce que ma carrière n'est pas interrompue ? Votre carrière. Mais nous nous moquons bien de la carrière de cet épicière ou de ce charcutier. Que fera-t-il pour la France ; il s'enrichira, voilà tout. Que font les Victor Hugo, les Cabanel, les Musset, les Balzac. Ils ébèvent à la gloire du pays d'industriels monuments et le font grand. Hé ! sans doute Bayard était un brave, un stoïque, un héros sans pareil. Mais personne ne m'empêchera de trouver Villon plus grand que Bayard.

Il est donc décidé qu'on va décimer toutes ses fleurs destinées à orner de nouveaux fleurons la resplendissante couronne gauloise ! On va les faucher impitoyablement. C'est mal. Une nation n'est pas grande par son armée, ni par ses conquêtes, ni par ses soldats. Il n'y a qu'une chose, une seule qui puisse la rendre supérieure aux autres : l'ART.

Est-ce que nous allons en Grèce ou en Italie pour nous souvenir de toutes les luites militaires de ces deux peuples, ou pour admirer ce qu'on a laissé leurs incomparables génies ? Je le demande aux faiseurs de lois.

Je ne me suis pas engagé sur ce terrain pour prendre la défense de la grande famille artistique, qui m'est pourtant si sympathique, j'ai pris la plume pour défendre mon pays. Si l'on veut tuer le germe de tout ce qui est noble et de tout ce qui fait la gloire d'un peuple, que deviendrons-nous, et qu'arront à nous envier les Esquimaux ou les Araucaniens ?

Est-ce parce que M. Edison a inventé le phonographe ou parce que M. Victor Hugo a fait La Légende des Siècles que nous pouvons être grands dans les siècles futurs ?

Le service de trois ans pour tout le monde c'est la ruine, la ruine certaine, inévitable. Il y a là beaucoup à examiner. Il y a quelque mille ans, une armée entrant dans une ville vaincue mettait tout à feu et à sang. On massacrait des femmes, des enfants. Et quand on passait devant la maison d'un peintre ou d'un sculpteur, on la respectait. Voilà ce que faisaient des ennemis. Ils savaient depuis longtemps que l'art n'a pas de patrie. Chez nous l'on fait mieux, on veut chasser l'Art sous prétexte d'égalité. Est-ce que par hasard, trois ans de la vie d'un Doré ou d'un Balzac ne vaudraient pas plus que trois ans de la vie ou que la vie entière de M. Joseph Prudhomme fils ?

E. DESCLAUZAS.

bles, des ratés qui traîneront leur misère et leur incapacité tout le long de la vie. Car vingt ans, c'est l'âge sublime de la sève, c'est l'âge où le cœur se pétrifie, l'âge où l'on commence à sentir véritablement. C'est alors que le tempérament se modèle et qu'on comprend et qu'on conçoit d'une façon juste. C'est l'heure de la floraison superbe, l'épanouissement est proche. Or, si vous volez toutes ces fleurs attifées au grand soleil pour aller les jeter à l'ombre, croyez-vous qu'elles ne perdront pas leurs somptueuses couleurs et ne se dessècheront pas !

Hier ceux-ci échappaient à la loi commune parce qu'ils avaient de l'argent ; c'étaient des hommes quelconques destinés à n'être rien dans l'existence que d'inappréciables mollécules.

Aujourd'hui, on arrache à leur carrière ceux qui doivent être la gloire du pays, ceux qui l'ennobliront, le grandiront et le feront rayonner aux yeux de l'univers.

On les prend, on étouffe en eux la flamme sacrée, on les enferme et on les rend à la vie, vidés, nuls, incapables. Et de quel droit ? Est-ce que ces gens seront quelque chose à la France, parce qu'ils auront maladroïtement manié un chasseyot pendant trois ans. Est-ce que vous préférez Dumanet à Michel-Ange, et Ramollet à Musset vous autres, ou vous figurez-vous naïvement que trois ans de caserne ne suffisent pas pour briser une palette, une lyre, une plume ou un archet ?

Hé ! dira tel ou tel fabricant de produits chimiques, pourquoi ne serais-je pas exempt, moi aussi ? Est-ce que ma carrière n'est pas interrompue ? Votre carrière. Mais nous nous moquons bien de la carrière de cet épicière ou de ce charcutier. Que fera-t-il pour la France ; il s'enrichira, voilà tout. Que font les Victor Hugo, les Cabanel, les Musset, les Balzac. Ils ébèvent à la gloire du pays d'industriels monuments et le font grand. Hé ! sans doute Bayard était un brave, un stoïque, un héros sans pareil. Mais personne ne m'empêchera de trouver Villon plus grand que Bayard.

Il est donc décidé qu'on va décimer toutes ses fleurs destinées à orner de nouveaux fleurons la resplendissante couronne gauloise ! On va les faucher impitoyablement. C'est mal. Une nation n'est pas grande par son armée, ni par ses conquêtes, ni par ses soldats. Il n'y a qu'une chose, une seule qui puisse la rendre supérieure aux autres : l'ART.

Est-ce que nous allons en Grèce ou en Italie pour nous souvenir de toutes les luites militaires de ces deux peuples, ou pour admirer ce qu'on a laissé leurs incomparables génies ? Je le demande aux faiseurs de lois.

Je ne me suis pas engagé sur ce terrain pour prendre la défense de la grande famille artistique, qui m'est pourtant si sympathique, j'ai pris la plume pour défendre mon pays. Si l'on veut tuer le germe de tout ce qui est noble et de tout ce qui fait la gloire d'un peuple, que deviendrons-nous, et qu'arront à nous envier les Esquimaux ou les Araucaniens ?

Est-ce parce que M. Edison a inventé le phonographe ou parce que M. Victor Hugo a fait La Légende des Siècles que nous pouvons être grands dans les siècles futurs ?

Le service de trois ans pour tout le monde c'est la ruine, la ruine certaine, inévitable. Il y a là beaucoup à examiner. Il y a quelque mille ans, une armée entrant dans une ville vaincue mettait tout à feu et à sang. On massacrait des femmes, des enfants. Et quand on passait devant la maison d'un peintre ou d'un sculpteur, on la respectait. Voilà ce que faisaient des ennemis. Ils savaient depuis longtemps que l'art n'a pas de patrie. Chez nous l'on fait mieux, on veut chasser l'Art sous prétexte d'égalité. Est-ce que par hasard, trois ans de la vie d'un Doré ou d'un Balzac ne vaudraient pas plus que trois ans de la vie ou que la vie entière de M. Joseph Prudhomme fils ?

E. DESCLAUZAS.

bles, des ratés qui traîneront leur misère et leur incapacité tout le long de la vie. Car vingt ans, c'est l'âge sublime de la sève, c'est l'âge où le cœur se pétrifie, l'âge où l'on commence à sentir véritablement. C'est alors que le tempérament se modèle et qu'on comprend et qu'on conçoit d'une façon juste. C'est l'heure de la floraison superbe, l'épanouissement est proche. Or, si vous volez toutes ces fleurs attifées au grand soleil pour aller les jeter à l'ombre, croyez-vous qu'elles ne perdront pas leurs somptueuses couleurs et ne se dessècheront pas !

Hier ceux-ci échappaient à la loi commune parce qu'ils avaient de l'argent ; c'étaient des hommes quelconques destinés à n'être rien dans l'existence que d'inappréciables mollécules.

Aujourd'hui, on arrache à leur carrière ceux qui doivent être la gloire du pays, ceux qui l'ennobliront, le grandiront et le feront rayonner aux yeux de l'univers.

On les prend, on étouffe en eux la flamme sacrée, on les enferme et on les rend à la vie, vidés, nuls, incapables. Et de quel droit ? Est-ce que ces gens seront quelque chose à la France, parce qu'ils auront maladroïtement manié un chasseyot pendant trois ans. Est-ce que vous préférez Dumanet à Michel-Ange, et Ramollet à Musset vous autres, ou vous figurez-vous naïvement que trois ans de caserne ne suffisent pas pour briser une palette, une lyre, une plume ou un archet ?

Hé ! dira tel ou tel fabricant de produits chimiques, pourquoi ne serais-je pas exempt, moi aussi ? Est-ce que ma carrière n'est pas interrompue ? Votre carrière. Mais nous nous moquons bien de la carrière de cet épicière ou de ce charcutier. Que fera-t-il pour la France ; il s'enrichira, voilà tout. Que font les Victor Hugo, les Cabanel, les Musset, les Balzac. Ils ébèvent à la gloire du pays d'industriels monuments et le font grand. Hé ! sans doute Bayard était un brave, un stoïque, un héros sans pareil. Mais personne ne m'empêchera de trouver Villon plus grand que Bayard.

Il est donc décidé qu'on va décimer toutes ses fleurs destinées à orner de nouveaux fleurons la resplendissante couronne gauloise ! On va les faucher impitoyablement. C'est mal. Une nation n'est pas grande par son armée, ni par ses conquêtes, ni par ses soldats. Il n'y a qu'une chose, une seule qui puisse la rendre supérieure aux autres : l'ART.

Est-ce que nous allons en Grèce ou en Italie pour nous souvenir de toutes les luites militaires de ces deux peuples, ou pour admirer ce qu'on a laissé leurs incomparables génies ? Je le demande aux faiseurs de lois.

Je ne me suis pas engagé sur ce terrain pour prendre la défense de la grande famille artistique, qui m'est pourtant si sympathique, j'ai pris la plume pour défendre mon pays. Si

Le soldat. Non, ma... ma... coco... lo... jé... jé... je n'ê bô bê... bébébégué pas, je m'appelle Frison.

Le Colonel. — N... de D... mettez le temps à s'appeler comme ça ! et... s'vous m'avez demandé ?

Le Soldat. — Ma... ma colonel, c'est pour la chose de... d'épards, d'épards que le caporal Navet, il se fait... mon pantalon de... d'...

Le Colonel. — Et pour lors ?

Le Soldat. — D... moi la submergé de quatre jours de gallo de police, comme par lequel il y a erreur.

Le Colonel. — Pour lors n'avez pas... d'épards sur votre pantalon ? Et la... de la chose... de... enfin, n... de D... c'que vous m'avez demandé ?

Le Soldat. — Si mon... ma... ma colonel y voudrait se faire celui... de... enfin de la chose de salle de police.

Le Colonel. — F... moi la paix, n... de D... l'empêchez pas votre caporal d'aimer les épards, j'inaugure. Allons f... moi le camp, b... de rosse ! et f... moi huit jours à c'v'animal-là !

(A suivre).

attention, la petite guerre va commencer. Couturiers et repasseuses, lingères et modistes, des yeux cachés vous surveillent, des regards secrets vous épient. Attention ! Croquemitaine.

Douai. — Camille de Flers a quitté son nabab adieu depuis qu'il est parti en Algérie, pour se donner plus ardemment, je l'espère, à un certain petit étudiant en pharmacie. Soit ! ce peut être soigner, ma parole, que tu as choisi ce chérubin ? A ce point de vue, je te félicite.

Et en effet mardi 22 avril, je t'ai vu avec ton futur «pharmacien» dans un estaminet de la rue du Pont du Rivage; il était 11 h. 12 du soir; tu étais triste et agité; j'ai pensé qu'une drogue quelconque faisait son effet.

Maintenant sois sage, ne fais plus le trottoir comme auparavant, sans ça je te révélerai certaines vérités qui certainement ne feraient pas plaisir à ton nouvel amant. — Au revoir ma tiote.

Plaqueux. — De passage dans la commune de Plaqueux, à quelques kilomètres de Douai, il m'a été donné d'être témoin d'un spectacle, dont le compte-rendu mérite bien de figurer dans la «Bavarde». Il existe dans cet endroit une habitation magnifique, que je croyais être le séjour du bonheur, malheureusement le propriétaire est poursuivi sans cesse par une idée tellement fixe et bien arrêtée qu'elle lui paralysé le cerveau ; il veut à tout prix augmenter la population de son village, tout en diminuant le nombre des habitations !... Pour arriver à son but il prit pour maîtresses trois biches, les demoiselles X..., et après en avoir eu plusieurs bébés, il abandonna femme et enfants pour aller demeurer avec ces ch... reuses. La lune de miel devait être de courte durée ; les habitants fatigués d'être harcelés continuellement par ces va-tout, ont en effet résolu de s'en débarrasser par tous les moyens possibles.

Pour commencer, lundi et mardi derniers, 300 personnes au moins, armées de ferailles de toutes sortes : seaux, arrosoirs, bidons, marmites, etc. etc., se sont réunies devant la demeure du nabab et de ses dames; là, au son d'une musique primitive mais tapageuse, elles ont hué, à qui mieux mieux, c's colombes qui, après être arrivées à Plaqueux à pieds d'écureuil (lisez pieds nus), portent maintenant chaînes, montres, bracelets, etc., le tabati, bien entendu, à la générosité de leur nabab !

Il est à espérer que ces gens profiteront de cette première leçon, et qu'à mon prochain voyage, le carton sera débarrassé de ces ignobles p... eronnes. — Un voyageur.

Valenciennes, port de mer, 25 avril, huit heures du soir. — Départ pour la pêche, côtes de Cylthère : Bateau Kamars; patron, Nana et sa mère. Bateau Ange déchué; patron, Maria la brune.

Bonne pêche à ces belles petites. Vous recommandez, petit vieux, maigre, figure osseuse, tête grisonnante, nage entre deux eaux, chaque soir avant de me jeter dans les bras de Morphée. Chose étrange à vous confier à Lourdes, où j'ai péché tout dernièrement, j'ai été frappé des mon arrivée d'une constipation rebelle à laquelle les lavements, les purges, les pilules suisses n'ont pu remédier et, cependant, je connaissais de l'eau dans les mêmes conditions qu'ici. Je croisais volontiers que j'ai eu tort de combattre le mal par l'administration de produits pharmaceutiques, car il est avéré que la bas tout miracle est possible... et, ma foi, franchement parlant, si j'ai été constipé aussi subitement, je crois que la volon étonnante du tout-puissant créateur y est pour beaucoup !

Dites-moi donc, docteur, sans toucher à cette dernière corde, à quelle fâtaillerie attribuer mon relâchement et comment y remédier ?

nous les renverrons à nouveau pour dans 3 ans au regret, à la glandée. — Sir-concis. Théâtre. — M. Escande doit se demander si réellement on a l'intention de continuer à lui jouer les mauvais tours de ne plus assister aux soirées théâtrales, aux représentations d'opéras parfaitement interprétés cependant par une troupe d'élite qui ne mérite que des éloges.

Notre directeur peut se rassurer et croire fermement qu'avant peu de temps il y aura salle comble les jours de spectacle. En effet, nous arrivons au terme de cette période de l'année où la vie casarienne se commande par raison, car il convient de remarquer qu'il est de bon genre à St-Omer de rester plongé dans la solitude, un mois avant le jour où on se propose d'aller vider le trop plein de sa conscience chez le pasteur des âmes et un mois après la vidange du sac.

A moins d'être bigot, égoïste, fanatisé enfin, on se contente de ricaner des babillages à notre aimable farceur, on lui envoie des bénédictions à travers la grille qu'on a vu jurer Tartuffe, Divorcans, Carmen, le Juif-Errent, etc., etc., sans se douter qu'on sera absolument béni à condition de ne plus retourner dans ce lieu de perdition.

On se soumet en maugrant à cette exigence, on pleure de rage dans son café au lait et puis, finalement on taille à ce paillard trop exigeant, moult croquantes et basanes. En attendant c'est malheureusement M. Escande qui pâtit de toutes ses fariboles.

— Elle est chevante de sans-souci, de sans gêne... un voisin du vis-à-vis, 2<sup>e</sup> étage, quand le soir, vers huit heures, elle paraît dans son boudoir dans le costume de Jonas sortant du ventre de la baleine. C'est, paraît-il, un produit exotique échoué du Pactole et repêché par un certain dauphin affligé de cironexie.

Si vous plait, my lady, de donner à votre maîtresse des séances d'exhibition charnelle vaujolez, je vous prie, baisser la toile et ne plus scandaliser d'écasées demoiselles et en particulier Nina candidate nonnaïne.

Jessaye, en vain, de comprendre la satisfaction brutale qu'éprouve votre butor, pendant ses fins diners, à se faire servir par vous aussi court vaine ? Je ris même fort de son extravagance, de son originalité grossière, mais je trouve aussi que vous êtes la plus sotte des sottes en vous faisant ainsi la Messaline de pareil Turulpin, vrai satrapa.

Et cependant si la Bavarde n'était pas observatrice de vos actions pour vous donner la volée de bois vert pour vous mettre manifestement le nez dans vos vilenies, qui donc se hasarderait de vous inviter, officiellement, à céder un peu plus vos abais et appendices exposés publiquement à l'instar d'une vulgaire pièce de boucherie faisandée.

Luischen. Saint-Omer. — Une des succursales du temple de Cylthère avait jusqu'alors échappé aux yeux de lynx de la «Bavarde» mais un Asmodée a découvert ce doux «sile» où des Naxos les plus ou moins équivoques entretenaient par des affectations maniérées le feu de l'amour de nos jeunes Riz-pain-sel. Ce sanctuaire de l'île enchantée que se trouve dans la partie méridionale de la rue de la Manutention n'est remarquable ni par l'élégance de ses cariatides ni par la grandiose de ses ordres d'architecture. Parmi les pimpantes donzelles de cet établissement, une surtout est remarquable par sa laideur, et, semblable à une Nègre elle se charge par ses canons de mettre tout un régiment en branle-bas elle aurait aussi, dit-on, des prétentions à la couronne de rosières; elle ne songe donc plus aux débris épaves de son pauvre bouquet d'orange qu'elle effeuille naguère. Elle est donc, bel ange déchu, sais-tu bien qu'avant de faire la belle, tu ne ferais pas mal d'aller prendre un bain à la fontaine de jeunesse et puis ensuite te regarder dans le fameux miroir de ton passé et même de ton présent, après quoi tu pourrais débâter contre les autres; il est va que tu es à l'école des Cent Vierges. Pourquoi semblerais-tu, toutes ces oillades, ces deux entreties avec ton fameux commis d'occasion, tous les jours, à la même heure et souvent dans la pénombre d'une crasseuse officine afin d'éviter les regards des passant ? Fais bien attention que ce commis d'occasion te le double souvenir d'Israël. C'est un dernier conseil de l'aimable «Bavarde», au revoir.

Un E. B. T. et un S. R. velé. Arras. — La «Bavarde» veille constamment sur vous, la belle Alice. Elle se demande le motif qui vous conduit à tant d'infidélités envers votre stège, qui vaut bien mieux que le jeune lycéen Alci... avec lequel vous avez vadrouillé le dimanche de Quasimodo, avant et, peut-être, après avoir été aux Folies-Artésiennes. Je suis certain que vous ne devinez pas quelle est la cause de votre défection de Maria la dépitée et de son insupportable Elise ? Ne s'amusez-elles pas maintenant à jeter par leur fenêtre d's sucreries, que la Gorille et son ami s'empresse de venir ramasser. Peut-être ces jeunes écervelées vous sont-ils pas connus, mais vous n'avez qu'à aller le soir, à 7 heures et demie, à la Porte Saint-Michel; là, notre Gorille vous fera voir son joli piano, auquel il manque, par malheur, quelques touches, et son ami, qui tient un peu de la famille des pachydermes, se fera un plaisir de vous voir admirer sa trompe.

mes elle est très gaie. Le petit B..., figure bourgeoise et cheuveux blonds, lui fait une cour assidue. Ils font ensemble de bonnes noces. Malgré ton mécontentement, la «Bavarde» te regarde. Et toi, jolie Céline, pourquoi parles-tu le soir aux jeunes gens. Ça n'est pas convenable pour une demoiselle. Pourquoi ne restes-tu pas à ton comptoir, tu sais bien que ta patronne n'est plus lesle et si tu n'es pas là, elle ne peut pas recevoir son monde. Tâche donc d'avvenir de ne plus faire le trottoir à des heures indues, car la «Bavarde» s'occupe de toi et te fera remettre un billet doux. Sois donc réservée, ne te chagrine pas de ta rupture avec ton Figaro.

Virginité la grande blonde aux cheveux d'or a eu pour quatre sous de plaisir au mariage de sa sœur. Elle avait mis en ce grand jour de fête ses plus beaux effets. Ses cheveux étaient ondulés et ses visages étaient recouverts d'une couche de petit blanc d'Espagne. Enfin, de loin elle paraissait ravissante.

Arras. — Cette ennuque d'Adolphe qui se moque de la «Bavarde», ferait bien mieux de ne pas déguiser son pitoinaire de la rue d'Amiens en cerf, et surtout de ne pas se servir de son amie Maria, pour porter ses missives amoureuses, moyennant quelques petites rincoettes, car son agréable imprimeur pourrait la renvoyer laver les nippes plus que sales de Maria la défilée.

La «Bavarde» sait aussi que son ancien chéri ne veut plus d'elle, il est un peu tard dégoûté de son crâne et de son râtelier nouveau. Elle est tout au plus bonne à devenir l'amie intime d'une horizontale semblable à elle, qui se fait nommer Madame X... Ah ! mille tonnerres, ma pauvre cherie comme tu es grosse avec tes quinze sous et quel estomac !

Arras. — Fleur de cuite oubliée les vadrouilles qui restent en face d' grand quartier. Elles tiennent un estaminet et donnent à boire aux sous-officiers le jour et aux amateurs le nuit. La vieille Mathilde fait la porte pendant que sa nièce sert son monde. Oh ! quel déballe.

Crois, chou chou, que tu es bien dégoûtée pour ton âge; tu ferais beaucoup mieux d'aller rechercher le précieux paquet que tu as laissé à Paris. Il y a deux lanternes dans la rue Héronval, le public en réclame une troisième, et cette troisième sera posée à ta porte. La «Bavarde» à l'œil.

Une demoiselle à marier. — Jolie brune aux amours faciles, pourquoi n'êtes-vous pas plus sérieuse à votre âge, pour trouver un mari ? Pourquoi faire de temps en temps un voyage à Lille, pour courir après l'étudiant en médecine, qui certainement ne vous épousera pas ? Et votre sous-officier de gonie, avec qui vous avez rendez-vous, dans la chambre d'un ancien frère ignorant, certain soir ou on banquette rue aux Ours ? Celui-là est de la classe. Et votre protecteur à la boisson, avec qui vous avez rendez-vous chez une amie, ou dans votre cuisine, quand il n'y a personne à la boîte ? Celui-là ne vous épousera pas, jolie brune. Aussi, soyez un peu plus sérieuse que vous n'êtes, et soyez aux petits soins auprès de votre nabab, car s'il avait connaissance de vos fredaines, qui il doit supputer, il ne vous ferait plus cadeau, p... ur la Sainte-Catherine, d'une paire de boutons d'oreilles d'un millier de livres. — Tatave.

Pourquoi, jolie dame, abandonnez-vous votre magasin, pour courir après votre élegant moniteur de gymnase, rue des Portes-Cochères et de la Marche, vers les sept heures du soir, tandis que l'autre fait sa partie de carabin au cercle ? Prenez garde, la «Bavarde» vous observe et pourrait en dire de désagréables sur votre compte. — Tatave.

Arras. — Nous avons admiré dimanche dernier à la musique militaire, nos deux charmantes Miles X... toujours correctement mises. Pourquoi grande et belle Mile Marie, à la taille de fée, avez-vous fait aussi grosse, vous qui aviez la gaité de s'mi Pinson ? Vos beaux yeux n'avaient pas leur éclat habituel, lorsque vous avez regardé le correspondant comme si vous le devinez, amiez-vous rompu votre mariage ? Je sais que le chant du rossignol a su vous charmer et que saas doute, vous ne pouvez vous décider à ne plus entendre sa douce voix, pourtant vous n'ignorez pas que trop vite : hélas !

L'oiseau s'en vole là-bas, là-bas. Prenez garde aussi, aux oillades du grand brun (très beau garçon), mais croyez-moi, svenez et dégoûtez par-dessus, qui, dans les écrits et les toilettes, êtes bien certainement la Déesse du charme, épousez ce bon petit Italien qui vous aime, il vous a offert sa fortune et son cœur, une vie paisible de famille vous est offerte acceptez-la, que voulez-vous de mieux, superbe charmeresse, un refus pourrait plus tard vous causer bien des remords, celui qui vous donne ce petit conseil en aurait bien du chagrin. — Un Passant.

AMIENS

d'avoir fait sensation, depuis quelques années, aux bals de l'Alcazar et du Chalet. Il est vrai que, depuis l'année dernière, tu es rentrée dans la vie calme. Tu voudrais faire croire que c'est par amour pour ton grand Flamand, mais, avec des russes matois comme nous, ça ne prend pas. Car, est-ce aussi par amour pour lui, dis, petite Marie, que tous les soirs à 11 heures, lorsqu'il est parti (il ne passe jamais la nuit chez toi) tu ouvres ta porte à certaine personne qu'il est inutile de nommer. Tu vois que nous sommes bien renseignés et, en ma qualité de voisin, il était bien juste que je te rappelle un peu aux bons souvenirs du V'lan amiens. — Georges de Sauteruas.

Dis donc, Zélia, te voilà rudement dans la déche. Toi, d'ordinaire si fière, tu dansais, lundi, au bal du Chalet, avec un cocher en livrée jaune. Quelle débâcle, ma fille ! Si encore ton cavalier avait revêtu son costume de cérémonie, mais il était venu là en tenue d'écurie, et, certes, il ne doit pas beaucoup t'en abuser, celui-là. Ce n'est plus là le temps de ton petit tailleur te payait des costumes de 40 francs par la dégriseur au mardi-gras.

Et, toi, Gabrielle, de la rue St-Jacques, que dirait ton carabin s'il avait connaissance du chalet infernal que j'ai faisais, dimanche, au chalet St-Roch. Lui enverras-tu encore le numéro de la «Bavarde» de cette semaine comme tu lui as envoyé celui d'il y a quinze jours. Et, que dirait ton carrossier, avec qui tu te ballais maintenant le dimanche, s'il savait que tu vas si souvent rue Gressat. C'est sans doute pour te donner des défaits avant d'aller voir ton nabab, que tu vas prendre ton verjus, tous les jours, au matin, dans certaine buvette, située non loin de la demeure. Sont-elles bonnes, les corises, dis, Gabrielle ? — Georges de Sauteruas.

Depuis quinze jours, déjà, mon ami et collaborateur Gigès nous promet quelque chose d'émouvant pour Berthe E., surnommée l'empoisonneuse du faubourg de Moyan. En attendant son article, annonçons, dès aujourd'hui, que dimanche prochain, 4 mai, après entente entre tous les habitués de l'Alcazar, et après avis du Conseil de Salubrité publique, il sera fait, dans cet établissement, une collecte dont le montant sera destiné à acheter un flacon d'eau de Lubin et une boîte de poudre dentifrice du docteur Paul. Ces objets seront offerts à cette va-toutille à la fin de la soirée. De cette façon, nous pourrions peut-être nous préserver des odeurs néphétiques qui se dégagent à l'approche de cette p... sonne au teint pâle et aux yeux caves, qu'on est sûr de rencontrer tous les soirs aux abords de la gare du Nord. — Gugasse.

Amiens. — Un des principaux membres du patronage de Saint-Joseph a quitté Amiens; il s'est engagé (et pour cause ?) dans un régiment caserne à Lille. Tu sais qui, n'est-ce pas, Berthe ? Cette pauvre mère n'a plus qu'une ressource : le vitriol, et nous ne doutons pas qu'elle ne s'en serve pour laver l'imprudence de son ferrailleur-périssoiriste, qui va maintenant passer à l'Etat comme «pousse-cailloux».

Il faut croire que le baron d'Argencourt le talonnait, car il a dû céder sa personnalité à A... rail de nos membres actifs du même patronage, celui-là même qui se figurait n'être pas entendu, lorsque, le dimanche de Quasimodo, à Camon, chez Dupetit, il a encore crié en arrivant : «A bas les cochons de correspondants de la Bavarde». Et justement la «Bavarde» se rafraîchissait dans la salle voisine, en compagnie de personnes qui se sont trouvées choquées du langage de ce p... avure s're.

Nous avertissons le sudit canotier suisse de se tenir tranquille s'il ne veut faire parler de lui. L'association des cocus de la ville d'Amiens vient de recevoir une nouvelle adhésion. Je vous présente ci-dessous le type et la typasse. Tousjours vous les rencontrez tous les deux vers midi, tantôt dans une rue, tantôt dans une autre, elle petite, boulotte, figure rouge, chapeau de paille, une robe courte qui laisse voir un mollet... hum !... assez chic... ; lui : g'ard, mince, figure sale, pantalons toujours immensément larges du bas, et qui ne laissent même pas voir un bout de ses chausseries (un peu vieilles, il est vrai)...

Tu as de suite reconnu qui c'était, n'est-ce pas, Emile aux robes courtes ? Crois-tu donc qu'il te suffirait de changer tous les jours de chemise pour que la «Bavarde» ne te rencontre pas avec ton nabab ? Je ne vous aurais pas encore remis au courant sur le tapis (il faut avouer, en effet, que vous n'en valez pas la peine) si ton typé-cano-vitro-veloceman n'avait pas témoigné vivement le désir de casser la trombine à celui qui l'avait collé sur la «Bavarde». Il ne faut donc pas te formaliser de ce que je pourrais dire sur ton compte, gentille colporteur, parce que tu ne t'en trouverais que plus mal.

Mais si tu l'aimes tant, qu'il a la bêtise de le croire, pourquoi ne lui demandes-tu pas à entrer comme couturière chez sa mère; il pourrait en même temps t'apprendre à manier le pinceau. Peut-être ne voulais-tu pas que l'on connaisse tes rapports avec lui à cause d'Apollon XII le Homard, à qui ça n'a pas fait de plaisir beaucoup, mais vous n'avez pas encore assez assez pour que la «Bavarde» ne vous surprenne pas.

Enfin, pour finir, je m'adresse à toi, mon cher ami. J'espère bien que tu ne me forceras pas à dire moi-même à ton Emile de te rendre la clef de la cabine que tu avais au Sport avant celle que tu occupes maintenant. — Gigès.

force cigares et en tapotant les parés de sa badine. — Cocannas. Amiens. — Il paraîtrait que Clémence et Flore ont changé d'avis. Elles continueraient comme par le passé à habiter leur domicile situé près des casernes, dont le voisinage leur est précieux. D'ailleurs cette dernière craindrait trop, en quittant ses panâtes, de voir lui échapper son ouvrier chapelier à qui elle espère faire endosser la paternité de son bébé. Aussi elle le serre de près, malgré la vie de polichinelle qu'il mène.

Quoique son ex-m... onsiur (pas le banquier, mais celui qui marche comme s'il avait l'épine dorsale détraquée), se promène partout avec sa nouvelle conquête, la fille L..., elle dit à qui veut l'entendre qu'elle ne le lâchera pas. Clémence voit avec terreur son nez prendre la teinte d'une betterave cuite. Cela ne l'empêche pas de faire des stations prolongées dans certaines buvettes.

Sarah est inconsolable depuis qu'elle a perdu de son vieu nabab, qui lui en aurait fait jusque-là. Sylvie ressemble à la Bourse, il y a souvent hausse et baisse. Sa compagne Augustine s'est rangée... des voitures. Zélia la femme torpille est toujours sur la brèche. Berthe, Lavre et compagnie dans la déche, Oscar Khan.

Amiens. — C'est par suite d'une erreur que dans le dernier numéro on a inséré l'initiale P. après le nom de Suzanne. Il s'agit de Suzanne B. Cela nous a valu une lettre d'un monsieur fort honorable qui craignait que cette note puisse s'adresser à sa demoiselle. Abbeville. — Le concert donné dimanche dernier au profit des blessés du Tonkin, était le résultat d'une proposition faite au conseil municipal, par un de ses membres, il y a deux mois.

Deux mois ! direz-vous ? Mais oui. Il n'en faut pas moins ici pour closer six drapreaux à la grille du champ de foire et quelques cartouches décoratifs aux piliers de la rotonde. Donc, la ville n'avait pas fait de bien grands frais et dam ! cela se conceit presque ! il est téméraire à un malade de vouloir secourir des blessés. Le programme était des plus attrayants. Copeland, il y a lieu de s'étonner qu'il n'ait pas attiré plus de monde.

La pluie survenue vers trois heures n'est que pour peu de chose là-dedans, car eût-elle fait beau, le résultat était à prévoir. Ce n'est pas à Abbeville qu'il faut songer à semettre le goût et le plaisir du public à une taxe, si minime qu'elle soit, c'est prouvé ! Ainsi, dimanche, l'entrée était de 25 centimes. Eh ! bien ! l'ent-on mise à 10 centimes, cela n'aurait pas empêché le monde d'aller se jucher sur le haut des remparts pour s'offrir gratis l'audition du concert.

Que voulez-vous, c'est systématique. L'exécution des morceaux composant le programme a été brillante. J'avouerai même sans contrainte, oh ! oui, que l'orchéon a surtout doucement brillé par l'absence d'un moins un tiers de ses membres. A part cela, on doit le remercier ainsi que la tafare du 3<sup>e</sup> chasseres, celle du Comptoir de l'industrie linière et l'Harmonie municipale, de s'être associés à la généreuse intention de la municipalité.

Si tu le but qu'on se proposait n'a pas été tout à fait atteint, il n'en est pas moins louable. Léo. Nous remercions notre collaborateur Léo et le prions aussi que nos lecteurs d'Abbeville, de nous envoyer des échos mondains.

Ham. — Notre ville vient de perdre sa garnison, toutes nos gadoues sont en vacances. — Nous apprenons que le «Petit chemin de fer» tient à reprendre ses fonctions et qu'elle va partir à Paris. Chacun sait qu'elle avait perdu de son prestige dans nos derniers temps, — par suite de l'insécurité de certains de ses adorateurs qui disaient qu'elle avait perdu ses cheveux. — Un nez prouvé.

Il y a quelque temps que nous n'avons pas vu Jeanne H... aurait-elle rejoint son sergent-major ! C'est ce qu'elle avait de mieux à faire : pour Ham elle avait fait ses flanes, de tout qu'on l'a vu relayer d'un séjour à l'hôpital, il y a de cela un an. — Rose y est. Jeanne de la rue de la Fontaine, vous êtes bien calme depuis quelque temps ; êtes vous chagrinée du départ de notre garnison ? Vous ennuiez-vous de votre adjudant ? Vous n'êtes pas seule. Auriez-vous trouvé quelque dentiste adroit pour vous remettre des dents — après qu'on vous seriez potable. — S'il réussit dans sa cure, dites-nous-le, car nous en connaissons bien d'autres qui comme vous sont biâchés-dents. — Lessiveuses. La D... jeune est prise de ne pas susciter de troubles comme ceux qui ont mis en émoi, tout le quartier de la rue aux Pices ; il le Petit P... veut vous promener à bas des bras dessous, il ferait bien de choisir l'obscurité, à moins alors qu'il n'aitime mieux vous couvrir (pas en ardoises ça ne pourrait plus lui servir, mais en fer blanc ça le pourrait. — Trotte-en-ville. Encore un mot pour la belle Zélia. Vous gâchez donc beaucoup d'argent, — vous mettez bien — une bonne ! ça pose. O'qu'est le temps, ou nous allons bien betteraves, hein ? Il est vrai que vous avez changé une lettre seulement dans le verbe qui exprime l'action ; mais ce dernier est bien plus rémunérateur et moins fatigant.

Notre nouvel appartement sur le boulevard du Nord vous plaît-il ? Ne regrettez-vous la chambre dans laquelle vous avez succédé à Mlle Flament, notre charmante actrice de la saison dernière ? Nous ne comprenons pas pourquoi votre adorateur s'est embarrassé de vous dans son voyage mensuel à Péronne. Est-ce vrai que vous êtes partis tous deux, le 25 avril au train de 11 heures 55, pour ne rentrer qu'à 10 heures du soir ? Nous vous félicitons de votre goût ; mais lui, nous sommes portés à croire qu'il est atteint de dyspsie, — quand il guérira et qu'il vous verra ce que vous êtes, il vous lâchera d'un cran. — Qu'a dit no. A cause de la lune, comme nous savons ces demoiselles assez souvent atteintes de dysménorrhée, nous ne nous étendrons pas sur elles, aujourd'hui, la «Bavarde» craint les marchandises encombrantes. Mais nous y reviendrons, et peut être pourrions nous une pointe jusqu'à St-Sulpice et Eperville. — Souffle-lait, rase-haute. Beauvais. — Théâtre. — Nous avons eu un rival du fameux Donato qui a cru qu'il suffisait de couvrir ses murs d'affiches multicolores, pour attirer les spectateurs ! — Malheureusement pour lui, et, heureusement pour ce qui se passe, il a abstenu d'aller le voir, la salle était presque vide et, cela nous ferait presque croire que comme nous les pensions déjà, le magnétisme est une pure blague ! — Quoi, voilà un particulier qui prétend faire agir à sa guise n'importe quel sujet nullement préparé ? par la seule force de sa volonté, et il ne s'en sert pour l'exercer sur le public en le contraignant à venir s'endormir à ses Bowdes ! Ce manque de confiance en lui même n'est pas fait pour convaincre les incrédules ! — Toutes réflexions faites, nous croyons que si



